

L'Escalier sous la mer

Roman

Partagez votre avis sur votre expérience de lecture :
<https://jeanvladimirdeniau.com/extraitetavis/>

Œuvre protégée par CLEO+ :

<http://9py1.mit.lu/lnk/AMEAADy-U48AAAAuMzIAAAUO6h4AAAA0HeUAAAAAAAwzjqBc5EO4hJf49v7ZRvS64W5Z2Sf28wAMHkE/1/Eexlqr5uLGyrcPNCC3G7hg/aHR0cHM6Ly9jbGVvLXNnZGwuY29tL0NlcnRpZmljYXQtY2xlb3Y5hc3B4P2lkZW50PTM5MzlyJmNvZGVhY2Nlc312eXVYTmdBP0px>

*« C'est près de l'eau que j'ai le mieux compris
Que la rêverie est un univers en émanation,
Un souffle odorant qui sort des choses
Par l'intermédiaire d'un rêveur. »*

Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves : Essai sur l'imagination de la matière*

Descente

L'escalier s'enfonçait, spirale harmonieuse faisant mentir les lois de la pesanteur. Il paraissait surgir du milieu des eaux puis s'y perdre. Il descendait dans ces profondeurs où la vie elle-même ne semble pas vouloir aller. Était-il fixé en quelque point du plancher sous-marin ou dérivait-il au gré des courants ? Sa verticalité suggérait le monde minéral ; son évanescence le faisait maritime. L'œil pensait deviner un mouvement dans cette architecture monolithique. Comme si une respiration la parcourait.

Sur l'escalier se trouvait quelque chose qui lui était étranger. Une tache blanchâtre brouillée par la distance et l'eau. La forme blanche se déplaçait, apparemment de haut en bas, lentement, marche après marche. Elle prenait son temps entre chacune comme si chaque pas lui coûtait une énergie démesurée. Parfois la tache s'arrêtait. Elle repartait ensuite, comme mue par un instinct : il fallait aller vers le bas, le fond, le plancher, quel que soit le nom qu'on lui donne. La tache évanescence descendait inlassablement cet escalier qui ne semblait ni commencer ni finir.

Au bout d'un moment, l'œil s'accoutumait et reconnaissait une enfant. D'après sa taille et sa manière de descendre les marches, on ne lui donnait pas plus de six ans. La fillette ne semblait pas se préoccuper du monde alentour. Elle descendait. Chaque pas la rapprochait d'un but qu'elle semblait ignorer. Elle n'en connaissait que la direction. Que signifiait « arriver » pour une enfant descendant seule un escalier obscur au milieu des mers ?

Bien qu'elle s'arrête régulièrement pour reprendre son souffle, l'enfant connaît la route. Elle l'a déjà parcourue. Elle a confiance. Elle sait qu'elle est en de bonnes mains.

Alors que la plupart des humains de son âge auraient une peur viscérale des fonds marins, de leur silence, des prédateurs qui s'y dissimulent, l'enfant s'y aventure comme s'il s'agissait de bras maternels.

La sérénité de son visage se trouble parfois.. Sans se laisser arrêter, opiniâtre, l'enfant descend.

© Jean-Vladimir Deniau

L'inconnu

Baie de Tarente, un matin de mai 2007

Le cadavre couvert d'algues et de crustacés donnait l'impression d'avoir passé plusieurs mois en mer.

L'homme était échoué sur la grève, son visage était mangé par les poissons., ses doigts bleuis s'agrippaient au bois d'une rame. Aucune disparition en mer n'avait été signalée dans les derniers mois autour de la ville. Et pourtant, la rame était bien de celles qu'utilisent les pêcheurs de Tarente.

La police portuaire fit transporter le corps à la morgue municipale et envoya, sans beaucoup d'espoir, un avis de décès maritime par radio VHF et satellite. Aux lambeaux délavés qui restaient de ses vêtements, on pouvait deviner, avec beaucoup d'imagination, qu'il devait être d'humble extraction

L'inspecteur Luigi Monetti fit le tour des polices portuaires italiennes et méditerranéennes, mais aucun homme ressemblant à son cadavre ne semblait manquer. Par acquit de conscience, il se fit communiquer la liste des marins portés disparus récemment. Celle-ci lui fut transmise par les *Affari Maritimi Internazionali* et recensait une quinzaine de personnes pour les douze derniers mois., mdeux marins dans la Baltique et quelques autres dans les océans Indiens et Pacifiques. Le disparu le plus proche s'était égaré au large des côtes iraniennes ou pakistanaïses, ce qui n'apportait rien d'intéressant.

Les cadavres non identifiables n'étaient pas monnaie courante à Tarente. En consultant les archives, l'inspecteur découvrit que le dernier datait de l'année 1970. C'était celui

d'une fillette en bas âge retrouvée à l'autre bout de la baie, dans un filet. On n'avait jamais su de qui il s'agissait.

Le seul indice dans toute cette affaire fut la plainte déposée par un pêcheur dont on avait volé le bateau un an plus tôt. En voyant la rame, il lui sembla reconnaître la sienne. Mais allez reconnaître une rame délavée d'une autre. L'indice compliquait plus qu'il ne simplifiait.

La médecine se prononça rapidement : l'homme était mort depuis plus de trois mois. On concevait difficilement qu'il ait ramé assez loin pour que la mer mette un an à le ramener - exactement à son point de départ par-dessus le marché. C'était d'autant plus incroyable avec ces courants portant vers l'Afrique ou Gibraltar. Tout cela ne tenait pas debout. Si l'on voulait rendre l'ensemble cohérent, il fallait ajouter un acteur dans l'histoire. Peut-être l'homme avait-il été pris à bord d'un chalutier ou d'un cargo. Mais alors pourquoi cette rame à la main ?

Pour comprendre, il aurait fallu identifier le corps. Mais sans visage, pas d'identité. On avait essayé le test ADN : les banques de données de la police des Pouilles ne donnèrent rien. L'inspecteur aurait pu comparer avec celles des autres régions, il n'avait cependant pas de raison de le faire à ce stade. Surtout, il ne voulait pas se mettre en position de débiteur vis-à-vis de ses collègues sans une réelle nécessité.

On était ramené au point de départ. Peut-être était-ce un règlement de compte entre mafieux ? La mafia règle des problèmes avec des locaux. Pas avec des étrangers. Non, décidément, cette hypothèse-là non plus ne menait nulle part. On était tenté de croire que ce nouveau Jonas avait été avalé par une baleine qui l'aurait gardé dans son ventre pendant plusieurs mois, avant de le rejeter dans les parages. L'inspecteur Luigi Monetti avait une réputation de sérieux à tenir. Il ne pouvait se ridiculiser avec de pareilles fables.

Les *Affari Maritimi Internazionali* envoyèrent quelques photographies de marins disparus dans l'année mais cela n'ouvrit aucune nouvelle piste. Dans le dossier, on apprenait que quatre corps avaient été repêchés sans pouvoir être identifiés. Il y avait parmi eux, deux indiens ou sri lankais, un asiatique à moitié dévoré, un homme à la peau foncée dont les côtes avaient déchiré l'épiderme. Un cinquième individu de type caucasien - méditerranéen même, se dit Monetti en voyant la photo - était le seul à avoir été retrouvé vivant. On ne savait rien de plus sur lui.

Il était depuis des mois entre la vie et la mort dans un hôpital en Iran. Sa photo avait été prise lors de sa découverte. On le voyait agrippé à une rame. Ce détail avait, dans un premier temps, attiré l'attention de l'inspecteur. De satisfaction, il en avait allumé une cigarette. Il se reprit rapidement : ce n'était pas un deuxième naufragé agrippé à une rame qu'il cherchait, mais la piste de l'homme venu s'échouer à Tarente. L'inspecteur en était quelque peu irrité.

Après plusieurs mois sans avancées, le corps fut retiré de la morgue et inhumé sans cérémonie. En sus du prêtre, de l'inspecteur et du croque-mort, un homme, aux allures de loup de mer, assistait à la mise en terre. L'inspecteur le connaissait pour l'avoir interrogé : Il s'agissait du marin retrouvé en Iran, également agrippé à une rame. Les *Affari Maritimi* l'avaient prévenu de son arrivée et il s'était empressé de le coincer à son hôtel.

Il avait la même taille que le cadavre retrouvé à Tarente. Plus curieux encore, un test de routine avait révélé qu'il avait le même ADN que le cadavre. C'était scientifiquement impossible à moins qu'ils ne soient jumeaux - ce que l'homme avait nié. Et pourtant. L'inspecteur l'avait interrogé mais sans rien obtenir de probant. Il le laissa libre. Que pouvait-il reprocher à un homme qui venait de passer un an dans un hôpital en Iran à

des milliers de kilomètres du cadavre qui l'intéressait ? En tout cas rien qui permette de l'inculper.

Après l'inhumation, l'inspecteur retourna rapidement au commissariat pour une affaire de contrebande de drogue entre la Libye et l'Italie.

© Jean-Vladimir Deniau

Les fuyards

Canal de Kéa, Mer Egée, juillet 1968, trente-neuf ans avant la découverte du cadavre défiguré près de Tarente.

Les militaires de faction sur l'île prison de Macronisos passèrent trois jours à ratisser l'île, la mer et les côtes alentour pour retrouver Nikos Aegenos, sa femme et leurs deux enfants.

On envoya deux vedettes inspecter le bras de mer entre l'île et le continent. Des patrouilles fouillèrent la côte et les maisons entre Lavrion et le Cap Sounion. La police de Kéa, l'île voisine, fouilla les masures de pêcheurs, inspecta minutieusement le littoral et offrit une récompense à quiconque identifierait les évadés.

Rien n'y fit. Les fuyards, qui avaient assommé une sentinelle pour s'échapper, semblaient avoir réussi leur entreprise.

Deux semaines plus tard, alors que les poursuites avaient pris fin, un pêcheur de Koundouros, une baie au sud-ouest de Kéa, découvrit quatre corps écorchés sur les rochers, au pied de la falaise. Un homme, une femme et deux enfants. Bien que leurs visages fussent anormalement décomposés, la police les identifia comme étant les fuyards qu'elle recherchait.

Le commandement du camp de prisonniers fut alerté par le chef de la police de Kéa. Celui-ci s'était rendu en personne sur Macronisos pour y faire part de la découverte. Les quatre évadés furent déclarés morts et rayés de la liste des prisonniers. L'état civil grec consigna leur décès. Légalement, Nikos Aegenos et sa famille n'étaient plus.

L'escalier en liberté

Athènes, juin 1967, quarante ans avant la découverte du cadavre défiguré près de Tarente.

Leur rôle est vital. De marche en marche, de saut de vingt centimètres en saut de vingt centimètres, les escaliers permettent aux humains et à quelques mammifères qui acceptent leur compagnie d'accéder sans difficulté à des surfaces situées parfois à vingt mètres au-dessus du sol. Parfois à bien plus. Et la chose est vraie dans l'autre sens : l'escalier permet de descendre sous terre. Sans l'escalier, l'homo sapiens citadinus en serait réduit à une vie entièrement horizontale et aurait dû laisser les étages supérieurs des immeubles aux oiseaux. Ce qui, soit dit entre nous, aurait été bien dommage quand on sait ce que coûte l'un de ces édifices....

J'ai grandi dans un monde peuplé d'escaliers. Escalier d'immeuble, escalier d'honneur, escalier principal, grand escalier, escalier de secours, escalier de service, escalier du village. Vers le haut ou vers le bas. Escalier de la cave ou du grenier. Vieux ou neuf. Vermoulu ou en pierres de taille. Certains montent en ligne droite à l'étage supérieur. D'autres tournent sur eux-mêmes comme des sarments de vigne. Il arrive même que certains se divisent en deux volutes harmonieuses.

Dans les immeubles des villes, ces animaux étonnants sont mis en cage. Sans doute espère-t-on éviter par là qu'ils ne s'enfuient. Pour être assurés qu'ils ne puissent partir, leur cage est fermée par plusieurs portes. Sur la rue, la porte cochère s'ouvre à l'aide d'une clef dont les usagers de l'escalier possèdent chacun un ou deux exemplaires. Il en vient ensuite une seconde. Celle-ci s'ouvre grâce à son gardien, le concierge, homme redouté s'il en est. Dans les immeubles les plus soupçonneux, on trouve même une

troisième porte. Mon lecteur ne s'étonnera donc pas qu'aucun d'eux ne s'échappa jamais de sa cage.

Ces fabuleuses créatures, domptées par nos ancêtres puis enfermées, jouent un rôle essentiel au service de l'une des libertés les plus fondamentales du pays : la liberté de circulation. Chaque jour, ils subissent le frottement de centaines de pieds, si ce n'est de milliers. Ils font bon accueil à l'homme d'affaires, à l'élégante styliste comme à la femme de ménage. Tous profitent de leur dos bosselé pour atteindre un nouvel étage, une nouvelle profondeur. Des vies se jouent au sommet de leurs marches. Un jeune homme est embauché dans le bureau du premier, tandis que le directeur remet les points sur les i à l'un de ses salariés depuis son immense bureau-salle de réception du dernier étage. Dans les immeubles cossus, pour protéger l'escalier, on le recouvre d'un tapis. Les mauvaises langues disent que c'est pour protéger les pieds des usagers. Je n'en crois rien.

Il y a peu, les progrès aidant, les escaliers ont été doublés par des ascenseurs. Dans de nombreux endroits, ils ont même été remplacés par des escaliers mécaniques qui permettent également de descendre ou de monter. Ils sont également emprisonnés afin d'éviter une éventuelle fuite. Les ascenseurs ont même été condamnés à une ou deux portes supplémentaires. Les gestionnaires d'immeubles ont bien raison : on n'est jamais trop prudent. Il semblerait d'ailleurs qu'à Athènes, en ce moment, le régime craigne une fuite massive d'escaliers, ce qui expliquerait les gardes en faction devant de nombreux immeubles d'habitation.

C'est avec un certain étonnement qu'il y a quelques mois, dans une pépinière de Provence, je rencontrai mon premier escalier en liberté. Un escalier hors de sa cage, loin de son immeuble, au milieu de nulle part, c'est-à-dire sans vestibule ni palier, sans porte cochère ou d'appartement. Sa vue me troubla tellement que dans un premier

temps, je préférerais l'ignorer, espérant qu'il disparaîtrait, comme un mauvais mirage. Ou bien, s'il était réel, qu'il irait brouter ailleurs que sous mes yeux. Je craignais des repréailles policières si je me laissais aller à discuter avec lui... sans doute aurait-on jugé qu'il risquait de me contaminer. Je me rappelai alors que j'étais en France...

L'escalier est resté devant moi et j'ai fini par m'en approcher, la curiosité prenant le pas sur un trouble que j'attribuais alors à cette peur de la délation. Sa spirale élégante me sembla une invitation. Je me rappelle encore cette expérience – pour beaucoup aberrante – de gravir des marches pour n'arriver nulle part. Quand je dis « nulle part », je veux dire nulle part où il est utile d'aller... Parce que bien sûr, je suis arrivé quelque part : l'escalier menait à sa dernière marche. Les plus obtus me diront sans doute que la dernière marche d'un escalier n'a d'intérêt que par le palier qui lui succède. Je le pensais également jusqu'au jour où j'ai gravi les marches de l'escalier en liberté. Les marches de l'escalier qui ne menait qu'à sa dernière marche.

Gravir un escalier qui ne mène nulle part possède un charme. Nul besoin d'avoir un endroit où aller ou une mission à accomplir à l'étage supérieur. L'escalier qui ne mène nulle part se monte pour le bonheur d'être monté et pour celui d'être descendu. Ou pour le bonheur de s'asseoir sur sa dernière marche et de regarder alentour. On peut choisir la marche sur laquelle on s'assoit et, en fonction, voire les choses sous un angle différent. Qui plus est, comme les gens sérieux n'ont aucun besoin de monter un escalier qui ne va nulle part, personne ne vous y dérange.

Cela étant dit, le principal avantage de l'escalier qui ne menait nulle part, c'était qu'en son sommet, rien ne le fermait. Ni portes, ni murs contre lesquels venir butter. Il pouvait atteindre le ciel. Le ciel et les branches de l'olivier noueux contre lesquelles l'escalier était venu se reposer. En condamnant mes pieds à n'aller nulle part, l'escalier me permit d'accéder à l'infini des cieux.

C'est assis sur cet escalier, le regard tourné vers la mer et les étoiles, que j'en découvris un autre. Une multitude d'autres qui, de la même façon, ne semblaient mener nulle part. Ils descendaient au cœur des mers. Dans cet univers bleu, ils étaient comme l'amour et la folie. Ils étaient comme nos vies dont aucun regard ne peut saisir le contour exact. Ils étaient comme notre mémoire, le chemin vers notre origine, le fil de nos vies. La mer les cachait à nos yeux. Et la mer en ouvrait le chemin à ceux qui avaient gagné son amitié. De mon olivier provençal jusqu'au fond des océans, il n'y avait qu'un pas. Jusqu'aux tréfonds de mon être, il n'y avait qu'une marche.

Dans son petit appartement du Lycabette, au cœur d'Athènes, le journaliste Nikos Aegenos écrivait sur une vieille machine à écrire. La dictature leur avait trop pris. Elle leur avait pris des amis, des proches. Elle leur avait pris leur liberté de penser et de s'exprimer. Il fallait être subtil pour exprimer une opinion dissonante, pour faire l'apologie de l'insouciance et de la liberté. Son article passerait-il la censure ? Il en prenait le risque. Il voulait écrire, offrir au peuple grec autre chose que les airs martiaux du régime. Il espérait qu'en parlant d'escaliers, de ces escaliers qui à une autre époque l'avaient fasciné, il endormirait la méfiance des mouchards du gouvernement. Nikos Aegenos cessa de taper et se relut, satisfait. Son hymne ferait certainement réfléchir les lecteurs du journal. Il corrigea quelques tournures de phrases à même les feuilles de papier et apporta le fruit de son travail à la rédaction.

L'article parut le lendemain. Mais Nikos ne sut jamais s'il avait réalisé son objectif : le soir-même, la police politique du colonel Papadopoulos venait l'arrêter lui, sa femme et leurs deux jeunes enfants. On le jugea pour incitation au désœuvrement et collusion avec l'ennemi avant de les interner, lui et sa famille, avec des milliers d'autres prisonniers, sur Macronisos, une île déserte de la mer Egée. Que Nikos Aegenos n'ait jamais eu le moindre contact avec des intérêts étrangers et s'en désintéressât

complètement ne freina en rien ses détracteurs : il était un intellectuel, c'était bien pire.

© Jean-Vladimir Deniau

1^{ère} partie

Le marin

Quelque part en Mer, deux ans avant la découverte du cadavre défiguré près de Tarente.

Je n'ai pas choisi la marine marchande. Elle me fut imposée. Rien ne m'y prédisposait.

Le cargo sur lequel je suis embarqué bat pavillon maltais. Notre armateur est un Bulgare et le bateau serait sorti d'un chantier naval du nord de la Hollande. Le capitaine du navire est un Croate qui ne jure que par Tito. Un géant aux cheveux blonds et aux yeux gris, avec une barbe de trois jours. Pas de pipe, mais des cigarettes roulées. Nous communiquons en mauvais italien. Sa taille, sa force paisible, imposent le respect. Je l'ai vu, au cœur d'une tempête, quitter le poste de commandement pour arrimer un conteneur détaché qui menaçait d'en entraîner une dizaine. Il a les épaules pour nous diriger. Je n'irais pas jusqu'à dire que je l'apprécie, mais je risquerais ma vie s'il me le demandait. Je m'occupe des machines depuis des années et il sait qu'il peut compter sur moi. Je le respecte, il me respecte. À chacune des pannes mémorables que nous avons connues, le moteur a été réparé en moins de trois heures, ce qui, sur un navire de cette taille, est un exploit. En tout cas, j'aime à le croire.

Quand je dis que le navire est de grande taille, je pêche encore par modestie. Le navire est immense. Il faut dix minutes pour aller de la proue à la poupe et une quinzaine d'étages séparent la salle des machines du poste de commandement. Il m'arrive d'être fier du navire. Une fierté légitime. Les prostituées qui partagent mes nuits dans les ports ne m'ont jamais contredit. Je les paye pour leur corps et pour leur art. Pas pour me flatter. Elles ont assez de conscience morale pour le savoir.

Jeune, je me souviens vaguement que je voulais écrire. J'aimais la mer, mais je n'aurais jamais pensé devenir marin. Je ne l'ai fait que pour me tirer d'un mauvais pas. Il se trouve que je m'y suis plu. Et que rien d'autre ne m'intéressait suffisamment pour que je quitte le navire. Ma seule passion maintenant, c'est l'onde marine, être loin des terres, l'avoir tout autour de moi.

Qui suis-je ? Ma mémoire me fait défaut. Une lourde tenture me sépare de mon passé. Plus j'avance, plus elle s'épaissit. Qui suis-je ? Un homme qui aime la mer et qui l'aime par-dessus tout. C'est par cette attraction que je me définis. Sur ma carte d'identité, il y a un nom et un prénom, mais il y a bien longtemps que l'état civil et les administrations m'ont oublié dans un coin de leurs bases de données. Sur le cargo je suis Tikos. Pourquoi ? Je ne sais plus. Mais cela me suffit.

Entre la mer et moi, cela remonte. Combien ? Des années ? Des dizaines d'années ? Je ne sais plus. Je ne sais même plus comment cela a commencé. Je suis né d'elle, je crois, comme les premiers mammifères qui en sont sortis. Un voile s'étend. Le passé est comme un coffre jeté au fond des océans. Je prends mon mal en patience en attendant de retrouver les détails - car je ne désespère pas d'y parvenir. J'écoute la mer me parler. C'est mon passe-temps favori.

Mon travail aux machines me laisse quelques heures chaque jour pour regarder les flots. Je leur parle et ils me répondent. Pour qui sait lire les vagues qui la rient, la mer est comme la paume de la main : tout y est écrit. Avec le vent et le soleil, elle me raconte sans fin ses histoires. Des histoires d'amour, de bateaux à la dérive, de guerres terribles ou de morts. Quand elle est lisse comme un miroir, j'ai droit à des histoires de pêches miraculeuses, de mariages somptueux, de naissances inattendues, de fêtes sans fin.

Chaque jour, la mer me réserve un nouveau conte. Je m'accoude à l'avant du navire et j'écoute. Un matin, elle était grise et immobile comme une plaque métallique. Elle me raconta l'histoire de l'enfant qui voulait courir au fond de l'eau : pour ce faire, il avait noué des pierres à ses jambes et à sa taille. Il se jeta dans l'eau du port, lourdement lesté, atteignit le fond, puis courut comme il l'avait désiré. Lorsque l'air vint à lui manquer, il ne réussit pas à détacher les pierres pour aller respirer. Son corps inanimé ne remonta pas. Il fallut plusieurs hommes pour le récupérer. Il est des succès qui nous condamnent plus sûrement que le pire des échecs. Le lendemain, l'histoire du pêcheur qui s'était taillé des branchies juste avant de plonger, afin de pouvoir rester en apnée et attraper les poissons qui s'étaient toujours refusés à ses filets. Les rides sur l'onde immobile racontaient qu'il était demeuré longtemps sous l'eau. Très longtemps.

Au mois de juin dernier, j'ai eu droit à une trilogie. Celle des deux amants qui, pour fuir des parents intransigeants, avaient volé une barque, mis le cap sur Alger puis fini ensevelis dans une tempête alors qu'ils dérivait depuis des jours, des semaines. On retrouva le cadavre de la jeune femme mais jamais celui de son amant et tout le monde se désintéressa de leur histoire. Mon amie me raconta qu'à court de vivres et pour permettre à son aimée de s'alimenter, l'amant s'était planté un couteau dans le cœur. On ne sait s'il était atteint de folie ou trop lucide. Peut-être n'y a-t-il aucune différence. Incapable de se résoudre à transformer l'homme qu'elle aimait en portion de survie, l'amante préféra se dessécher sur le pont du bateau en attendant une aide improbable. Elle jeta le corps de son bien-aimé dans les flots après une courte prière et s'allongea sous les filets de pêche pour se protéger du soleil. Quand on retrouva la barque échouée sur une plage espagnole à proximité de Gibraltar, le corps de la fille et les filets de pêche ne faisaient plus qu'un, soudés par le sel et la pourriture. On emmena son corps informe au large et on le jeta à l'eau, avec les filets lestés de rochers.

Mon histoire préférée, est celle du soldat déguisé en requin. Pour me faire plaisir, la mer me la raconte chaque année, lors des journées de vent soutenu, quand la grammaire océanique se fait ambiguë et violente. Le soldat, commence-t-elle, avait reçu de son commandant l'ordre d'approcher un navire ennemi pour en couper les amarres. Le bateau occupait une position stratégique. Il fallait l'écartier afin que le régiment prenne pied sur la rive opposée. Pour passer inaperçu, le soldat eut l'idée de faire vider un requin attrapé la veille par les pêcheurs. Il troua les nageoires et l'arrière du corps pour faire passer ses membres. À la nuit tombée, il commença sa longue nage à travers le chenal large de plusieurs milles marins.

Ici, l'histoire s'embrouille et mon interlocutrice elle-même semble hésiter. Mes sources divergent, m'explique-t-elle, et on a du mal à faire la part du vrai et de l'imaginaire. Les seuls faits certains sont les suivants : Le bateau ennemi ne fut jamais inquiété et le régiment finit par se replier sur une citadelle voisine. Le soldat ne réapparut jamais. En tout cas, il ne réapparut jamais dans un endroit où des hommes purent ou désirèrent consigner sa découverte. Ensuite, commencent les versions contradictoires.

Certains racontent qu'il fut tué au harpon par des pêcheurs le prenant pour un véritable requin. Les pêcheurs horrifiés croyaient avoir tué une divinité marine. Pour se faire pardonner, ils érigèrent un temple en son honneur. Les premières victimes sacrifiées au nouveau dieu furent ceux qui l'avaient ramené et le cycle éternel de l'équilibre du monde fut restauré. Ce centaure aquatique serait à l'origine de la légende des sirènes et de bien d'autres mythes. Son culte est l'un des plus anciens que l'on connaisse. Il est censé protéger les marins des mésaventures. Il est représenté par un poisson à deux têtes : l'une est humaine, l'autre est celle d'un requin.

D'autres racontent que le soldat dans sa peau de requin en attira un autre, qui sans être plus gros, avait suffisamment d'odorat pour repérer les restes de sang de son

congénère décédé. Le soldat essaya bien de se défendre, mais gêné par son déguisement, il entailla à peine la nageoire du prédateur et lui servit de dîner. Le requin, bon vautour des océans, nettoya si bien sa victime, qu'il ne resta que quelques os et une énorme mâchoire pour témoigner de l'épisode.

La mer, consciencieuse, me rapportait toutes ces versions et d'autres encore, une nouvelle à chaque tempête, puis souriait. J'aimais la voir ainsi. L'onde s'éclairait jusqu'à devenir translucide. L'écume sur les vaguelettes explosait en autant de gouttes de plaisir. Narquoise, elle me laissait alors entendre qu'il y avait une autre version à laquelle personne n'avait jamais pensé, peut-être la véritable. Le soldat était fort beau : mon amie fut séduite. Elle le voulut pour elle. J'interfère rarement dans les histoires des hommes, m'expliquait-elle souvent Mais parfois, je ne peux m'empêcher un léger écart. Discret bien sûr.

Elle ne me dit jamais si elle avait pris le jeune soldat pour elle. Mais elle laissait planer le doute, ce qui excitait ma curiosité et occupait mon esprit pour les heures suivantes. Le vent se levait alors et creusait dans une vague plus haute que les autres le visage d'un soldat au regard éternellement jeune. Je retournais alors à mes machines. J'étais rassuré par ces milliers de tonnes de métal autour de moi en guise de peau de requin. Un marin se méfie toujours de la mer. Fût-elle une amie. Ses colères ou ses caprices sont rarement des parties de plaisir.

Le soir, quand la lune s'en mêle, ma compagne devient romantique. Les amants la parcourent, chevauchant des hippocampes, plongent dans des épaves oubliées ou se cachent dans des grottes marines grandes comme des cathédrales. Les rayons de la lune y pénètrent par une ouverture sous-marine et jaillissent en gerbes incandescentes au cœur des stalactites. Quand, rassasiés de plaisirs, les amants ont leur faim, les vagues leur apportent quelques crustacés que la lune fait rôtir sur un rocher. Les

amants s'ébattent au milieu de cris joyeux, se cachent dans les crevasses, se disputent en riant sur du sable blanc, boivent une coupe de rayons de lune. Au matin, les hippocampes réapparaissent et entraînent les amants vers le large, dans une course effrénée entre les vagues pour les ramener à temps chez eux.

Elle me raconte qu'à Venise, Roméo et Juliette, loin de Vérone, secrètement rescapés, parcourent la lagune quand le brouillard le leur permet. Ils se réfugient dans la cabane d'une femme qui distille des algues. Cette dernière a la peau aussi lisse que celle d'un nourrisson à l'aube. À midi, sa poitrine se gonfle de lait et le soir, elle est ridée comme la terre sèche. La mer m'explique qu'elle est cette femme. Que chaque jour, elle vit une vie entière et que chaque nuit, elle retourne boire à la source du monde pour reprendre un nouveau cycle. Chaque jour, elle est à la fois vierge et innocente comme un enfant, belle comme une amante et nourricière comme une mère, sage et remplie de mémoire comme une femme qui a vécu. Dans cette éternelle répétition, Juliette et Roméo viennent boire à la source d'immortalité puis la mer les emmène avec elle, dans la cité sous les flots.

Ils empruntent un grand escalier en spirale qui descend dans les abîmes. Ils retrouvent là les couples mis à mort par l'imagination des hommes. La ville est de cristal et ses habitants voient de chez eux l'éternel ballet des poissons à travers les murs. La mer me dit qu'elle aimerait me la faire découvrir mais qu'il me faudrait abandonner les prostituées pour ça. Je ne sais jamais si elle est sérieuse quand elle dit cela. Je lui réponds que je suis bien sur mon cargo et que sa coque est mon palais de cristal. D'ailleurs, je préfère la voir du dessus plutôt que du dedans. Elle me sourit et lance quelques grosses vagues contre la coque du cargo en signe de défi.

De temps à autre, elle se lance dans une histoire plus longue que les autres. Plus tragique aussi. Tragique parce que presque réelle, parce qu'elle pourrait être la

mienne. Il m'arrive d'espérer qu'elle le soit. Je pourrais au moins raconter qui je suis. Mais cela importe-t-il tant ?

Un peu avant les événements qui me bouleversèrent à Tarente, la mer me raconta l'histoire des deux enfants, un garçon et une fille, sur l'île de Poros. Au fur et à mesure qu'elle parlait, je voyais leurs visages anxieux sur l'onde : un frisson parcourut mon corps.

Première histoire de la mer : Les deux enfants

Temporalité inconnue.

Ont-ils trouvé la paix ceux qui ont aimé jusqu'à en mourir ? On raconte sur l'île de Poros la singulière histoire d'un berger que le soleil aurait rendu fou.

Une île étonnante que celle de Poros, située sur le flanc oriental du Péloponnèse, au sud-ouest du golfe Saronique, à un quart de mille de la côte. Il s'agit d'ailleurs de deux îles. Une petite, Sphaeria et une plus vaste, Calauria, séparées par un chenal de quelques mètres, ce qui explique qu'elles aient toujours été considérées comme un ensemble. Le village se trouve sur la petite île qui fait face à l'Argolide.

À Poros, les maisons sont blanches et bleues comme celles des Cyclades. Elles s'en distinguent simplement par leurs toits de tuiles orange. Le village est construit à flanc de colline. Il s'élève en gradins depuis le quai et culmine dans la tour de l'horloge. Au pied de celle-ci, une petite chapelle grecque. Les quais sont parsemés de restaurants, de charrettes et de filets. Des halles rudimentaires, encombrées par la pêche du jour, permettent de passer du port à la ruelle centrale qui monte vers l'église et la mairie. La partie nord du quai est réservée aux ferries qui font l'aller-retour entre l'île et Galatas, ville sans charme à quelques centaines de mètres sur la rive continentale.

En début d'après-midi, le charme de ce bras de mer qui passe entre le village insulaire et son vis-à-vis a quelque chose de très apaisant. L'eau y est calme, souvent d'un bleu transparent, seulement troublé par l'écume des ferries et l'étrave des barques revenant d'une nuit de pêche. La cascade de maisons blanches crée ce sentiment étrange, comme si la pureté était de ce monde. Les orangers et les citronniers odorants voisinent avec les amandiers en fleurs et les oliviers argentés, plantés sur de

minuscules terrasses à côté des maisons, microscopiques éden. Leurs branches ploient sous les fruits. Des oranges grosses comme des pamplemousses et des citrons gros comme des oranges mettent l'eau à la bouche du passant. Les agaves le long des escaliers, avec leurs feuilles d'un vert grisé, coupantes et rigides, de près d'un mètre de long, font penser à une panoplie d'épées dressées vers l'importun. Certaines ont commencé à lancer vers le ciel leur tige haute de plusieurs mètres, au sommet desquelles se déploieront leurs fleurs, dernier effort de l'agave avant de mourir. Des figuiers de barbarie remplissent les espaces laissés déserts. Malheur à celui qui approchera sa main des fines épines qui parsèment les grands ovales cactés, à la fois leurs feuilles et leurs tiges. Les épines viendront se loger dans sa chair quand bien même il ne les aura pas touchées : elles réagissent à la chaleur. Les figues juteuses font le bonheur des enfants.

Le blanc des maisons est immaculé. Parfois l'une d'entre elles est peinte dans une teinte jaune clair. De temps en temps, une fissure ou une trace de rouille vient rappeler à l'observateur que le village n'a plus l'opulence qu'il a eue. Quelques balcons où traînent les reliefs d'un repas ou la vaisselle du dernier ouzo témoignent de la vie qui, à cette heure, se cache derrière les persiennes. Des escaliers s'enfuient à droite et à gauche et se terminent par des portes timides ou des grilles si rouillées qu'elles semblent sur le point de se désintégrer. Les ruelles sont chaulées. De larges bandes blanches s'étalent entre les dalles : le promeneur marche sur des filaments de nuage. Par endroits, du linge se balance au gré du vent. Plus loin, un vélo traîne contre un mur.

À l'est de l'île se trouve une baie profonde, toute en longueur. Les vagues y sont piégées par l'entrée étroite et meurent bien avant d'être parvenues à la plage de sable fauve, enfermée entre deux collines rocheuses aux sentiers sinueux bons pour les chèvres. Elles ont fait de ce lieu leur royaume et le berger qui les garde en est le roi.

Quatorze ans ? Quinze ans ? Difficile à dire. Son corps est encore si frêle qu'on hésite à lui donner un âge. Au milieu des buissons, il veille avec ses chiens sur le troupeau de son oncle. Il se contente d'une cabane de pierres brutes et de roseaux. La baie est d'un accès difficile depuis le village : il y vit seul. Tous les mois, son oncle vient récupérer quelques chèvres et lui apporter des fruits, des légumes, du pain et des pâtisseries. Le berger fait lui-même ses fromages avec le lait de la traite. Au village, peu se soucient de lui. Il a toujours vécu à part, sauvage et rebelle. Lorsque ses camarades jouaient dans les rues ou faisaient du sport sur la plage, il préférait aller s'asseoir à l'écart et regarder la mer ou les plantes.

Mis à part son oncle, seule une jeune fille se préoccupe de lui. Une fille de dix ou onze ans, qui depuis des années épie de loin ce grand garçon brun et agile. Elle sait qu'il y a quelque chose en lui qui la bouleverse, mais elle ne sait pas que c'est de l'amour. Pas plus qu'elle ne sait quoi faire. La nuit, elle en rêve souvent. Mais elle repousse les images : le berger garde ses chèvres, il ne faut pas le déranger. Comme ses pensées l'empêchent de dormir et parfois de se concentrer dans la journée, elle finit par en concevoir de la colère et en veut presque au berger. À d'autres moments, cette pensée est si douce qu'elle voudrait ne jamais s'en défaire et elle reste au lit le plus tard possible dans la matinée, les yeux fermés, rêvant du berger interdit.

À l'autre bout de l'île, le jeune berger ne sait rien de cet amour caché. Tout juste a-t-il aperçu une enfant qui l'épiait. Parfois, la pensée que ce puisse être de l'amour l'a effleuré, mais il n'a pas voulu se laisser toucher : que ferait-il d'une jeune fille ? Il ne lui a jamais parlé. Tout au plus un salut lors de l'une des fêtes du village. Et pourtant quelque chose a grandi en lui à son insu. Quelque chose qu'il n'a pas voulu s'avouer. Quelque chose de doux et de violent. Quelque chose qui est né lorsqu'il a croisé son regard. Désormais, il ne va plus aux fêtes du village. Il garde les chèvres. C'est un travail

prenant. Il ne s'en plaint pas. Il a du temps pour regarder l'eau bleue, légèrement agitée, de vagues.

(et la suite, bientôt....)

Merci d'avoir pris le temps de lire cet extrait de
L'Escalier sous la mer !

Partagez votre avis sur votre expérience de lecture :

<http://jeanvladimirdeniau.com/commentaire-de-lecture/>